

# COMME UN COLLÉGIEN



John le Carré

COMME UN  
COLLÉGIEN

La trilogie de Karla 2

R O M A N

*Traduit de l'anglais par  
Jean Rosenthal*

*Éditions du Seuil*

La première édition en langue française de cet ouvrage a paru aux éditions Robert Laffont, en 1977.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL  
*The Honourable Schoolboy*  
ÉDITEUR ORIGINAL  
Hodder & Stoughton, Londres

ISBN original : 0-340-49490-5  
© original : David Cornwell, 1977

ISBN 978-2-02-107611-0

© Éditions Robert Laffont, 1977, pour la traduction française.  
© Éditions du Seuil, janvier 2001, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Pour Jane, qui a payé de sa personne,  
supporté d'une humeur égale ma présence  
et mes absences, et qui a rendu tout possible.*



## AVANT-PROPOS

Je tiens à exprimer mes chaleureux remerciements à tant de gens aussi généreux qu'hospitaliers qui ont trouvé le temps de m'aider dans mes recherches pour ce roman.

A Singapour, Alwyne (Bob) Taylor, correspondant du *Daily Mail* ; Max Vanzi, de *United Press* ; Peter Simms, qui était alors correspondant de *Time* ; et Bruce Wilson, du *Melbourne Herald*.

A Hong Kong, Sydney Liu, de *Newsweek* ; Bing Wong, de *Time*, H.D.S. Greenway, du *Washington Post* ; Anthony Lawrence, de la BBC ; Richard Hughes, alors du *Sunday Times* ; Donald A. Davis et Vic Vanzi, de *United Press* ; Derek Davies et ses collaborateurs de la *For Eastern Economic Review*, notamment Leo Goodstadt. Il me faut aussi mentionner avec gratitude l'exceptionnelle coopération du major général Penfold et de son équipe du Royal Hong Kong Jockey Club, qui m'ont ouvert les portes du champ de courses de Happy Valley et qui ont fait preuve envers moi d'une telle amabilité, sans chercher une fois à savoir quelles étaient mes intentions. Je voudrais aussi pouvoir citer les divers fonctionnaires du gouvernement de Hong Kong et les membres de la police royale de Hong Kong qui m'ont ouvert bien des portes, au risque parfois de se trouver eux-mêmes dans une situation embarrassante.

A Phnom Penh, mon charmant hôte le baron Walther von Marshall a pris merveilleusement soin de moi, et je n'aurais jamais pu m'en tirer sans les sages conseils de Kurt Furrer et de Mme Yvette Pierpaoli, tous deux de la Suisindo Shipping and Trading Co. et qui se trouvent maintenant à Bangkok.

Mais je dois remercier tout particulièrement ceux qui ont eu à me supporter le plus longtemps : mon ami David Greenway, du *Washington Post*, qui m'a permis de voyager dans son ombre illustre à travers le Laos, le nord-est de la Thaïlande et Phnom Penh ; et Peter Simms qui, avant de s'installer à Hong Kong, m'a guidé en territoire peu connu et m'a aidé dans bien des démarches. Envers eux, Bing Wong, et certains amis chinois de Hong Kong qui, je crois, préfèrent conserver l'anonymat, j'ai une grande dette de reconnaissance.

Il faut citer enfin le grand Dick Hughes dont j'ai sans vergogne exagéré le caractère expansif et les tics de langage pour le rôle du vieux Craw. Il y a des personnages qui, dès l'instant qu'on les a rencontrés, se fraient tout simplement un chemin jusque dans un roman et n'en bougent plus jusqu'à ce que l'auteur leur ait trouvé une place. Dick est de ceux-là. Mon seul regret est de n'avoir pu céder à ses pressantes exhortations de l'accabler sous la calomnie. Mes plus noirs efforts n'ont rien pu devant le caractère attendrissant de l'original.

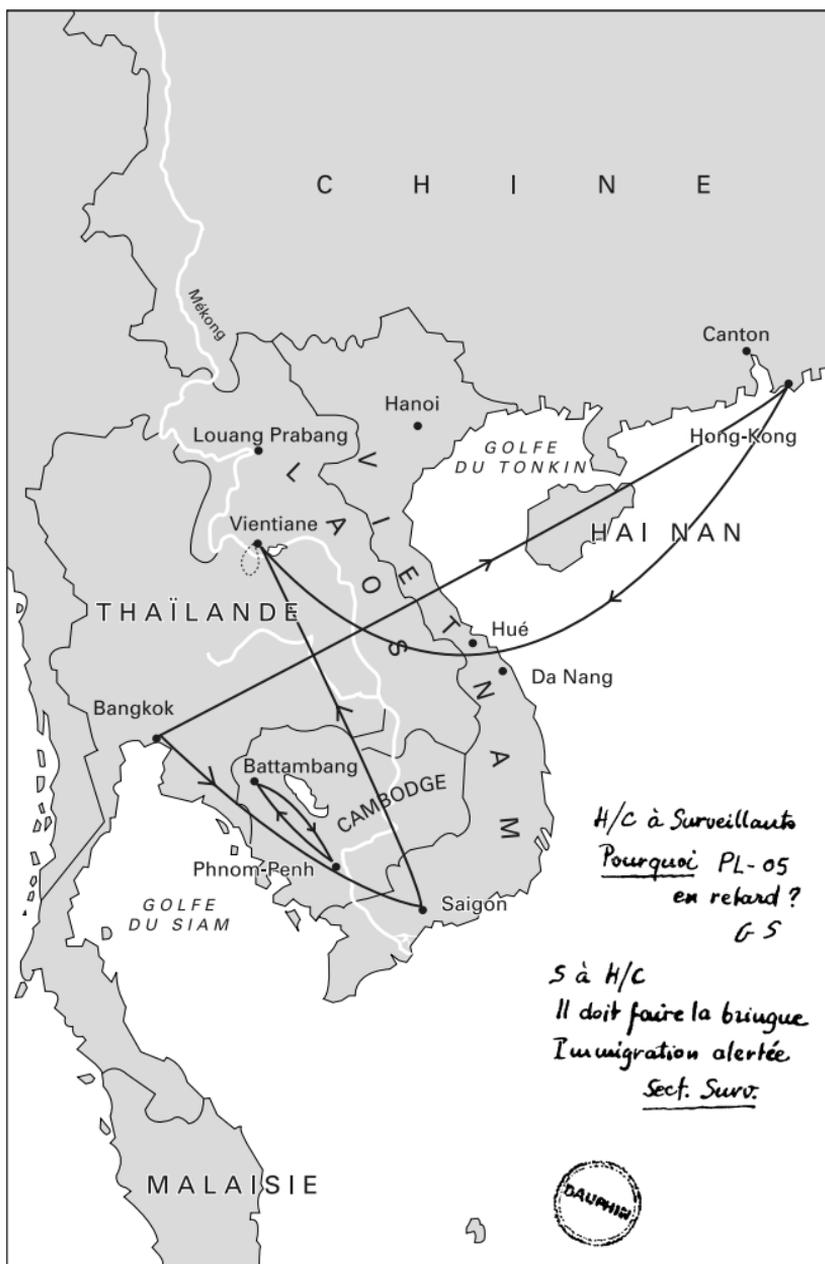
Et puisque aucun de ces braves gens n'avait alors d'idée plus précise que moi sur la façon dont le livre allait tourner, je dois m'empresseur de les absoudre de mes méfaits.

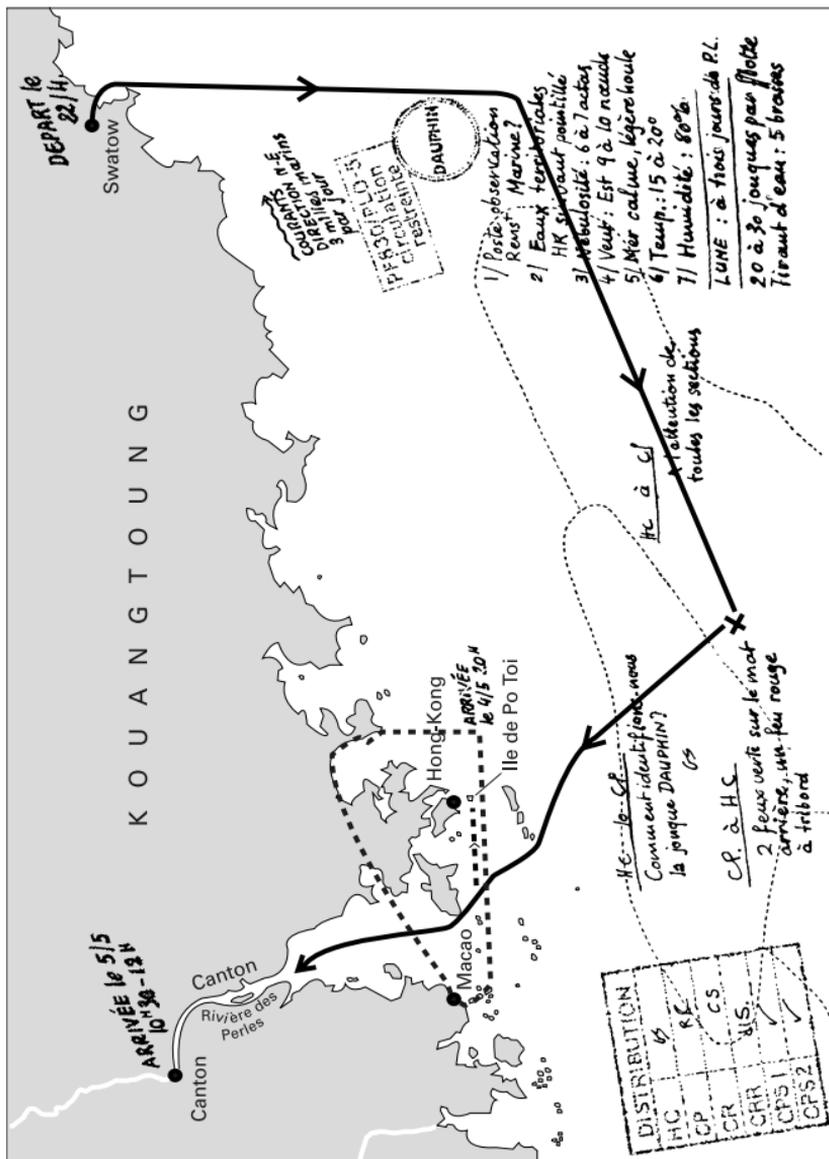
Terry Mayers, un vétéran de l'équipe britannique de karaté, m'a conseillé à propos de certains inquiétants talents. Quant à miss Nellie Adams, et à ses stupéfiants exploits à la machine à écrire, aucun éloge n'arrive à sa hauteur.

Cornouailles  
20 février 1977.

*Le public et moi savons bien  
Ce qu'on apprend aux collégiens :  
Que ceux à qui l'on fait le mal  
Se vengent en faisant le mal.*

W. H. AUDEN.







Première partie

## ON REMONTE LA PENDULE



Par la suite, dans les petits estaminets poussiéreux où les serviteurs secrets de Sa Majesté se retrouvent pour boire ensemble, on discutait le point de savoir où il fallait vraiment faire commencer le dossier Dauphin. Certains, qui avaient pour maître à penser un type boudiné chargé de transcrire les écoutes, allaient jusqu'à prétendre que la date qui convenait était soixante ans plus tôt, quand « ce super salaud de Bill Haydon » était venu au monde sous une étoile traîtresse. Le seul nom de Haydon les faisait frissonner. Il a encore cet effet aujourd'hui. Car c'était ce même Haydon qui, alors qu'il était encore à Oxford, avait été recruté par Karla-le-Russe comme « taupe », comme « dormant », ou en simple anglais comme agent de pénétration pour travailler contre eux. Et qui, téléguidé par Karla, était entré dans leurs rangs et les avait espionnés pendant plus de trente ans. Et dont la découverte en fin de compte – ainsi raisonnait-on – avait amené les Britanniques si bas qu'ils s'en étaient trouvés réduits à un état de funeste sujétion par leur service frère américain, que dans leur étrange jargon ils appelaient les « Cousins ». Les Cousins, expliquait le type boudiné, avaient complètement changé les règles du jeu. Tout comme il aurait pu déplorer cette fâcheuse tendance qu'avaient certains à jouer l'homme au tennis ou au cricket. Et ils avaient gâché la partie aussi, ajoutaient ses disciples.

Pour des esprits moins imaginatifs, la véritable genèse se situait lorsque Haydon avait été démasqué par George Smiley et qu'à la suite de cela, Smiley avait été nommé administrateur provisoire du service trahi, c'est-à-dire fin novembre 1973. Dès l'instant où George avait commencé

à s'intéresser à Karla, disait-on, plus moyen de l'arrêter. Le reste, concluait-ils, le reste était inévitable. Pauvre vieux George : mais quel cerveau sous tout ce fardeau !

Un esprit érudit, une sorte de chercheur, un « fouineur » comme on dit dans le jargon, insistait même quand il avait un verre dans le nez, que tout remontait au 26 janvier 1841, quand un certain commandant Elliot, de la Royal Navy, débarqua à la tête d'une petite troupe sur un rocher enveloppé de brouillard qu'on appelait Hong Kong, à l'embouchure de la rivière des Perles, et quelques jours plus tard le proclama colonie britannique. Avec l'arrivée d'Elliot, affirmait cet érudit, Hong Kong devint le quartier général du commerce de l'opium organisé par la Grande-Bretagne avec la Chine et, par voie de conséquence, un des piliers de l'économie impériale. Si les Anglais n'avaient pas inventé le commerce de l'opium – disait-il, sans être tout à fait sérieux – alors il n'y aurait pas eu d'affaire, pas de stratagème, pas de dividende : et donc pas de renaissance du Cirque après les déprédations traîtresses de Bill Haydon.

Alors que ceux qui avaient les pieds par terre – les agents interdits de vol, les moniteurs et les officiers traitants qui tenaient toujours leurs discrets conseils –, eux ne voyaient le problème qu'en termes opérationnels. Ils faisaient remarquer l'habile travail de démarchage de Smiley qui lui avait permis de retrouver la trace du trésorier de Karla à Vientiane, la façon dont Smiley avait su s'y prendre avec les parents de la fille, et ses habiles manœuvres auprès des barons peu enthousiastes de Whitehall qui tenaient les cordons de la bourse pour les opérations et qui octroyaient franchise et permis de chasse dans le monde du renseignement. Et surtout, disaient-ils, il ne fallait pas oublier le moment merveilleux où Smiley avait réussi à faire tourner l'opération sur son axe. Pour ces professionnels, l'affaire Dauphin était une victoire de la technique. Rien de plus. Ils ne voyaient, dans le mariage forcé avec les Cousins, qu'une nouvelle habileté de vieux routier dans une longue et délicate partie de poker. Quant au résultat final : qu'importe. Le roi est mort, vive le roi !

Le débat se poursuit partout où de vieux camarades se retrouvent, mais, on le comprendra, le nom de Jerry Westerby est rarement évoqué. De temps en temps, il est vrai, quelqu'un le prononce quand même, par imprudence, par sentimentalité ou par pure distraction, et il y a un moment de gêne ; mais qui passe. L'autre jour encore, un jeune stagiaire tout frais émoulu du centre d'entraînement remis à neuf du Cirque à Sarrat – dans le jargon du service « la Nursery » – l'a lâché au bar des juniors. Une version édulcorée de l'affaire Dauphin avait été récemment présentée à Sarrat pour servir de base à des discussions de groupe, voire à des psychodrames, et le pauvre garçon, encore très inexpérimenté, bouillonnait d'excitation à l'idée d'être dans le secret des dieux : « Mais, mon Dieu », protestait-il, profitant de cette liberté des innocents qu'on accorde parfois aux jeunes cadets au carré des officiers, « mon Dieu, pourquoi personne ne semble-t-il reconnaître le rôle de Westerby dans l'affaire ? S'il y a quelqu'un qui a porté tout le poids de l'histoire, c'était bien Jerry Westerby. Il était le fer de lance. Enfin, non ? Franchement ? » Sauf que, bien sûr, il ne prononçait pas le nom de « Westerby », ni de « Jerry » non plus pour la bonne raison qu'il ne les connaissait pas ; mais il utilisait à leur place le nom de code attribué à Jerry pour la durée de l'affaire.

Peter Guillam bloqua cette balle perdue. Guillam est grand, costaud, mais non sans élégance, et les stagiaires qui attendent leur premier poste ont tendance à le vénérer comme une sorte de dieu grec.

« Westerby était le bâton qui a servi à tisonner le feu, déclara-t-il sèchement, rompant le silence. N'importe quel agent aurait fait aussi bien, et certains passablement mieux. »

Comme le garçon ne semblait toujours pas comprendre l'allusion, Guillam se leva, s'approcha de lui et, très pâle, lui lança à l'oreille qu'il devrait aller se chercher un autre verre, s'il était capable d'en avaler un de plus, et qu'il ferait bien ensuite de tenir sa langue durant quelques jours ou quelques semaines. Sur quoi, la conversation revint une fois de plus sur le cher vieux George Smiley, assurément le

dernier des véritables grands, et à quoi s'occupait-il donc maintenant qu'il était à la retraite ? Il avait vécu tant d'existences, il avait tant de souvenirs à évoquer, maintenant qu'il était au calme, disaient-ils en chœur. « Pendant que nous en faisons un, George a bien fait cinq fois le tour de la lune », déclara quelqu'un dans un bel élan de fidélité. Une femme.

Dix fois, reconnurent-ils, vingt ! Cinquante fois ! Sous la poussée de ces hyperboles, l'ombre de Westerby bienheureusement disparut. Tout comme, dans une certaine mesure, celle de George Smiley. Ah ! George avait un merveilleux coup de batte, disaient-ils. A son âge, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Peut-être un point de départ plus réaliste serait-il un certain samedi de typhon, à la mi-1974, à trois heures de l'après-midi, alors que Hong Kong, barricadée derrière ses volets de tempête, attendait l'assaut suivant. Au bar du Club des correspondants étrangers, une dizaine de journalistes venant pour la plupart d'anciennes colonies britanniques – Australiens, Canadiens, Américains – plaisantaient et buvaient, désœuvrés, mais agités, comme un chœur sans héros. Treize étages plus bas, les vieux trams et les autobus à deux étages passaient, sous la croûte d'un brun boueux que leur laissaient la poussière des chantiers de construction et la suie des cheminées d'usine de Kowloon. Les minuscules bassins devant les hôtels sur la hauteur étaient piquetés par une petite pluie lente et insidieuse. Et dans les toilettes, côté messieurs, d'où l'on avait la meilleure vue du club sur la rade, le jeune Luke, le Californien, plongeait son visage dans le lavabo, pour rincer le sang qui coulait de sa bouche.

Luke était un joueur de tennis dégingandé et fantasque, un vieil homme de vingt-sept ans qui, jusqu'au départ des Américains, était la vedette de l'écurie de correspondants de guerre de son magazine de Saïgon. Quand on savait qu'il jouait au tennis, on avait du mal à l'imaginer en train de faire autre chose, même boire. On se le représentait au filet, se déployant et assenant des smashes jusqu'à ce que mort

s'ensuive ; ou bien passant des balles de service inattractables entre deux doubles fautes. Tout en suçant sa gencive et en crachant, encore ébranlé par l'alcool et par le coup qu'il avait reçu, il pensait quand même avec clarté à plusieurs choses à la fois. Une partie de son esprit est occupée par une serveuse de bar de Wanchai, prénommée Ella, pour les beaux yeux de qui il avait envoyé son poing dans la mâchoire de ce porc de policier, ce qui lui avait valu les conséquences inévitables : avec le minimum de force nécessaire, le susdit commissaire Rockhurst, surnommé le Roc, qui en cet instant précis se détendait dans un coin du bar après ses efforts, l'avait envoyé au tapis pour le compte et lui avait assené un coup de pied bien ajusté dans les côtes. Une autre partie de son esprit se concentrait sur quelque chose que son propriétaire chinois lui avait dit ce matin-là lorsqu'il s'était plaint du bruit que faisait le phonographe de Luke et qu'il était resté boire une bière.

Assurément une information sensationnelle. Mais laquelle ?

Une nouvelle nausée le secoua, puis il regarda par la fenêtre. On amarrait les jonques derrière les barrières et le bac avait interrompu son trafic. Une vétuste frégate britannique était à l'ancre et l'on murmurait au club que le gouvernement anglais l'avait mise en vente.

« Elle devrait prendre la mer », murmura-t-il confusément, se rappelant des bribes de science nautique qu'il avait ramassées au cours de ses voyages. « Les frégates, ça prend la mer dans les typhons. Parfaitement, monsieur. »

Les collines étaient de l'ardoise sous la masse des lourds nuages noirs. Six mois plus tôt, cette vue l'aurait comblé de plaisir. Le port, avec son vacarme, même les gratte-ciel de pacotille qui grimpaient depuis le bord de la mer jusqu'en haut du Pic : après Saïgon, Luke s'était jeté avec voracité sur tout ce paysage. Mais il ne voyait plus aujourd'hui qu'un roc britannique, vautré dans sa richesse et sa suffisance et géré par une bande de marchands prétentieux dont l'horizon s'arrêtait au contour de leur panse. La colonie était donc devenue pour lui exactement ce qu'elle était déjà pour les autres journalistes : un terrain

d'aviation, un téléphone, une blanchisserie, un lit. De temps en temps – mais jamais pour longtemps – une femme. Un endroit où même l'expérience devait être importée. Quant aux guerres qui si longtemps avaient été son vice, elles étaient aussi loin de Hong Kong qu'elles l'étaient de Londres ou de New York. Seule la Bourse présentait une apparence de raison, et de toute façon, le samedi elle était fermée.

« Tu crois que tu vas survivre, champion ? », demanda le cow-boy canadien échevelé venu occuper la place auprès de lui. Les deux hommes avaient partagé les plaisirs de l'offensive du Têt.

« Merci, mon cher, je me sens en pleine forme », répondit Luke avec son accent anglais le plus marqué.

Luke décida que c'était vraiment important pour lui de se rappeler ce que Jake Chiu lui avait dit ce matin en buvant une bière, et soudain, comme un cadeau du ciel, cela lui revint.

« Je me souviens ! cria-t-il. Bon sang, cow-boy, je me souviens ! Luke, tu te souviens ! Mon cerveau ! Il fonctionne ! Bonnes gens, prêtez l'oreille à Luke !

– Laisse tomber, lui conseilla le cow-boy. Ça ne boume pas fort aujourd'hui, champion. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais laisse tomber. »

Sans l'écouter, Luke, d'un coup de pied, ouvrit la porte et se précipita dans le bar, les bras grands ouverts.

« Hé ! hé ! les gars ! »

Pas une tête ne se retourna. Luke mit ses mains en porte-voix.

« Ecoutez, bande de pochards, j'ai une *information*. C'est fantastique. Deux bouteilles de scotch par jour, et un cerveau comme un rasoir. Qu'on me donne une sonnette. »

N'en trouvant pas, il se saisit d'une chope et la cogna contre le rebord du comptoir, éclaboussant la bière. Même alors, seul le nain lui prêta quelque attention.

« Alors, Lukie, couina le nain avec son accent traînant de pédale de Greenwich Village, qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que le Grand Moo a de nouveau le hoquet ? Je ne peux pas le supporter. »

poignardent dans le dos, alors du moins sera-ce le jugement de mes pairs.

Comme le fait remarquer Guillam, la lettre appartenait essentiellement à la période bleue de Smiley.

Ces temps-ci, raconte-t-il, le cher homme est beaucoup plus lui-même. De loin en loin, Ann et lui se retrouvent à déjeuner et Guillam, pour sa part, est persuadé qu'ils vont tout simplement se remettre ensemble un beau jour et qu'on n'en parlera plus. Mais George ne fait jamais allusion à Westerby. Pas plus que Guillam, par affection pour George.

